

*Juste la fin du monde*, Jean-Luc Lagarce, 1990.  
« Les lettres elliptiques »,

Jean Luc Lagarce (1957-1995) est un des dramaturges français les plus joués à notre époque. *Juste la fin du monde* est son œuvre la plus célèbre. Elle est achevée en 1990 cinq ans avant sa mort. Le propos est autobiographique, le personnage principal, Louis, est un artiste qui a quitté sa famille une dizaine d'années plus tôt. Il revient pour annoncer sa mort prochaine. Jean Luc Lagarce est mort du sida.

Dans la scène 3, la petite sœur, Suzanne, s'adresse à son frère et ne peut s'empêcher de lui faire des reproches.

**Lecture**

L'unité de l'extrait :

Extrait de la scène 3 de la partie 1. Suzanne se lance dans une sorte de monologue devant son frère Louis.

Le mouvement : Suzanne expose son propos en 4 temps : tu nous écrivais des lettres, / tu es écrivain, / on t'admire pour cela / mais c'est pour les autres. Le texte va de la correspondance à l'exclusion.

Les questions : Comment JL Lagarce parvient-il à donner un langage aux failles familiales ? Comment l'ambiguïté du sentiment est-elle ici rendu (reproche/admiration) ?

Lignes 1 à 7 :

Le premier mouvement rappelle que Louis envoie des cartes postales à sa famille. Il n'a pas totalement rompu le lien. Mais les phrases de Suzanne montrent par leurs hésitations : Anaphore de « parfois », polyptote « envoyais/envoies », interrogations rhétoriques que la teneur de ces messages était insuffisante. Elle trouve toute seule le mot « elliptique » pour souligner la longue ellipse familiale qui vient d'avoir lieu et montre l'assèchement des relations en une gradation efficace : « de petits mots, juste des petits mots, une ou deux phrases »

Lignes 7 à 15 :

Ensuite Suzanne évoque ce qu'elle a pensé du départ de son frère et du métier qu'il allait exercer. Mais là aussi elle a besoin d'écrire un « sous texte » et Lagarce choisit d'utiliser trois fois les parenthèses comme pour montrer les réglages nécessaires entre la parole et la pensée. Après le premier reproche implicite (elliptiques), le second est plus clair : Suzanne transforme « tu es parti » en « tu nous as faussé compagnie ». « Fausser » exprime bien plus nettement la culpabilité de Louis.

Lignes 16 à 27 :

Ce passage développe les capacités de Louis (il n'a donc pas d'excuse). L'admiration de sa famille est évoquée entre tirets comme une nouvelle parenthèse, une évidence soulignée par la double négation « tu ne peux pas ne pas le savoir ». L'anaphore en « si » des lignes 22, 23, 24 formule un nouveau reproche : communiquer n'a pas été nécessaire, pas obligatoire, pas désiré par Louis.

Lignes 28 à la fin :

La dernière partie exprime clairement la conclusion de Suzanne. Elle commence par un « mais » et ce connecteur logique exprime l'opposition totale entre la capacité d'écrire et le vide affectif ressenti par la famille abandonnée. Ce « mais » est souligné par la répétition de « jamais », cette négation figure 4 fois dans cette partie. La petite sœur « vide son sac », se sent gênée puisqu'elle surveille son frère : « tu ris » est une indication précieuse qui sert de didascalie au lecteur. La partie se termine sur des mots forts, une nouvelle négation totale « tu ne nous en juges pas dignes » et surtout, la dernière phrase qui résume ce sentiment d'exclusion, cette jalousie : « C'est pour les autres. »

Tout le talent de JL Lagarce se retrouve dans cette langue complexe faite d'hésitations, de répétitions, de parenthèses, de tirets pour mettre en évidence que la parole se crée quand elle est exprimée, qu'il faut un effort pour la faire coïncider avec la pensée et que de toute façon, elle ne rend jamais le sentiment exact. Capable de blesser si elle est excessive et souvent insuffisante pourtant. Suzanne souffre de se sentir « exclue » par ce frère et ce sentiment est encore exacerbé par le fait qu'elle l'aime et l'admire.